

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

# UNION FRANÇAISE

## JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois.....	\$ 1.00 or	1.50 or
Trois.....	3.00 »	4.50 »
Six.....	5.50 »	8.00 »
Un an.....	10.00 »	12.50 »
Numéro du jour.....	\$ 0.06	
ancien.....	0.10	

Les abonnements partent du 1er, et de 15 de chaque mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION: ANDES, 210

ADMINISTRATEUR GÉRANT: A. D'ARNAUD

### Droits de succession

Un siècle à peine s'est écoulé depuis l'abolition des droits féodaux. Les droits de «rachats» sur les successions nobles, prélevés par les seigneurs suzerains, étaient déclarés rachetables par l'Assemblée Constituante, présumés non existants par la Législative, anéantis sans retour par la Convention.

L'Etat lui-même libéra la propriété du droit de centième denier de la loi des 5-19 décembre 1790, décida que pour les déclarations de succession, comme pour tous les actes de mutation de propriété, il y avait lieu à enregistrement pour assurer leur existence et constater leur date, et qu'à raison de cette formalité, il serait perçu un droit proportionné à la nature des actes et à l'objet de la déclaration.

C'était l'esprit nouveau. Les possesseurs de biens-fonds n'étaient plus des sujets taillables et corvéables à merci ne retenant leurs propriétés que par tolérance, et trop heureux qu'on ne leur prit sous divers prétextes que la moitié ou les deux tiers de leur revenu. La propriété était franchie, l'épargne était reconnue légitime, et l'Etat ne demandait à l'une et à l'autre qu'une «contribution» proportionnée aux services qu'il pouvait leur rendre.

Ce fut par toute la France un immense cri de soulagement. On brûla les titres féodaux sur la place publique et on dansa en rond autour du bûcher. L'affranchissement était complet; tout citoyen était libre dans ses biens comme dans sa personne. L'Etat n'était plus qu'un serviteur de la démocratie dont elle payait les services à prix débattu par ses représentants. Chaque citoyen possédait une part de souveraineté. L'Etat sous forme de gouvernement absolu avait cessé d'exister.

Il y a un siècle à peine, disions-nous, que s'est passé tout cela. On ne s'en doutait guère. Un esprit, qui déclare lui-même n'être pas nouveau et qui s'intitule le vieil esprit républicain — républicain est de trop — prétend nous ramener tout doucement à l'absolutisme de l'ancien régime, avec l'Etat souverain et une tyrannie d'autant plus redoutable qu'elle est anonyme.

On fait de l'Etat une sorte d'entité mystérieuse à qui tout appartient, dont tout dépend. C'est par sa grâce qu'il nous est permis de respirer et de vivre.

Appliquée au régime des successions une pareille doctrine est évidemment destructrice de tout droit de propriété. L'impôt successoral ne saurait plus être le simple prix d'une «formalité» d'enregistrement. C'est le «rachat» de l'ancien régime. L'Etat reprend la fiction des droits féodaux et chaque propriétaire n'est plus qu'un vassal qui retient du domaine de ses parents telle part que lui abandonnera la gracieuseté de ce nouveau suzerain.

Nous n'exagérons rien. La doctrine de l'Etat absolu n'est pas seulement une théorie collectiviste, elle est aussi celle de nos gouvernants actuels. Nous revenons aux corporations formées par les syndicats; aux exactions financières, par des impôts établis dans l'esprit féodal, peut-être même aux privilèges, par la quantité de gens qui, sous un prétexte ou un autre, échappent aux charges qu'on a égalisées il y a cent ans.

Et c'est pourquoi nous voudrions voir discuter de plus haut des questions comme celle des droits de succession. Il ne s'agit pas de savoir et de décider

si l'impôt suivra telle ou telle proportionnalité, telle ou telle progression. Il faut d'abord lui trouver une base légitime. Tant qu'on n'aura pas démontré qu'il en coûte plus à l'Etat d'assurer la transmission d'un héritage de cent mille francs, que celle de dix héritages de dix mille, il sera impossible de faire payer plus à l'une qu'aux autres sans tomber dans l'arbitraire. L'arbitraire a été détruit en 1789. Qui oserait le ressusciter?

### EN BUTINANT

*Nil novi sub sole.*  
Je lis dans une page d'histoire et j'en détache le passage suivant.

«Certes il n'est pas vieux, mais avec ses 51 ans il a déjà dépassé pourtant depuis longtemps l'âge où nous autres simples mortels sommes indépendants maîtres de nos mouvements, responsables de nos actions. Lui, le pauvre prince il reste en tutelle permanente.

Il n'ose bouger, même dans l'intimité, il tremblerait de dire la moindre des choses qui pourrait prêter à quelque interprétation malveillante. On lui a infiltré une peur atroce de se compromettre. Il est intimidé comme un collégien de mauvaise conscience. Une main énergique sur son épaule le soutient. En présence de... et de Mme la grande-duchesse, il ouvre à peine la bouche, et ce qu'il dit est d'une insignifiance voulue.»

N'est-il pas vrai que si nous ne nous voyons pas prévenus vous croiriez qu'il s'agit de «Luit» et non d'un prince de Saxe-Weimar depuis longtemps décadent?

Une pensée de Frédéric Mistral à propos de la Noël:

Les novateurs, les progressistes, les conseillers municipaux de Paris ou d'ailleurs, auront beau s'ingénier pour créer une fête démocratique ou populaire à la hauteur des idées du jour, ils ne trouveront jamais mieux que notre vieux Noël fêtant joyeusement la naissance du bon Dieu sur la litière d'une étable.

Lucien.

### Courrier Parlementaire

#### LA CHAMBRE

L'ARRESTATION D'ARTON. — INTERPELLATION. — LES SUCCESSIONS

Paris, 18 novembre.

M. Bourgeois est décidément un habile chef de gouvernement; il possède l'art (et il en abuse) de se créer des majorités en mettant ses adversaires eux-mêmes dans l'impossibilité de voter contre lui. L'arrestation d'Arton lui a procuré l'occasion de mettre de nouveau en pratique son petit système.

En arrivant hier au Palais-Bourbon, tout le monde s'attendait à une question sinon à une interpellation sur l'affaire Arton; la ministre désirait tirer le plus de parti possible de son coup de théâtre... C'est de bonne guerre, et nous sommes loin d'en blâmer M. Bourgeois.

On avait d'abord annoncé que M. Marcel Habert porterait la question à la tribune; questionné, le député de Rambouillet déclara n'y avoir jamais pensé; déception du gouvernement

qui se réjouissait déjà d'un succès certain! Le cas devenait embarrassant; les amis de M. Bourgeois cherchaient quel'un pour attacher le grelot lorsqu'un bon rallié, M. Gabriel Dufaure a sauvé la situation.

En peu de mots, M. Dufaure a demandé au gouvernement si l'arrestation d'Arton était «un pur hasard», et il a ajouté:

«Ne pourrait-on pas obtenir un pareil résultat à l'égard d'un autre personnage, également en Angleterre?»

M. Bourgeois s'est empressé de saisir la perche qu'on lui tendait.

«Le fait de l'arrestation d'Arton est exact, a-t-il dit, y a un quinzaine de jours, une information est venue au préfet de police au sujet de l'adresse d'Arton; des mesures ont été prises en conséquence et l'arrestation a été opérée. Il ne dépend pas du gouvernement qu'il n'en soit pas de même pour le second personnage visé par M. Dufaure.

Cette courte réponse a soulevé un tonnerre d'applaudissements sur les bancs de la gauche mais on ne pouvait en rester là. M. Barthou a aussitôt demandé de transformer la question en interpellation. Très bien inspiré, M. Barthou a prononcé un des meilleurs discours que nous ayons de lui. Il a tout de suite déclaré qu'il tenait bien moins à dissuader l'arrestation d'Arton qu'à protester contre une tactique dirigée contre une portion du Parlement, sa vibrante parole a fait un effet considérable sur la Chambre.

«Depuis quelques jours, on dit qu'une notable fraction de cette Chambre se dérobe à la discussion, qu'elle déserte la tribune et qu'elle n'ose pas affronter ses adversaires.

La semaine dernière, M. le président du conseil nous adressait un défi courtois qu'on a voulu transformer en une provocation hautaine.

Nous n'avons pas décliné cette invitation.

M. le président du conseil disait dans sa déclaration qu'il fallait le juger sur ses actes. C'est donc sur ses actes que nous le jugerons. L'occasion en sera prochaine.

Ce jour-là, nous opposerons principes à principes, programme à programme, et nous démontrerons que nous n'avons pas abdiqué les nôtres. Aujourd'hui, je ne veux pas soulever ce débat. Je suis venu dire à la tribune que l'occasion de l'arrestation d'Arton lui a eu des insinuations, des calomnies dirigées contre une partie de la majorité républicaine. On a prétendu que, si nous n'avions pas accepté le débat contradictoire auquel on nous invitait, c'est afin qu'on ne pût se venger sur certains membres du Parlement en les envoyant devant les tribunaux.

L'extrême-gauche, et surtout les socialistes, poussent des hurlements épouvantables. L'orateur a dû s'arrêter quelques instants pour déclarer qu'il voulait répondre aux calomnies et aux injures déversées par une fraction de la Chambre sur tout le reste du parti républicain.

Nommez ceux que vous accusez! ont crié les citoyens Millerand et Rouanet.

«C'est M. Millerand qui me demande qu'il jure? Eh bien! c'est son journal qui a lancé ces calomnies contre la majorité de la Chambre! a répliqué l'orateur.

Les applaudissements ont alors éclaté de toutes parts.

«Oui, on a dit, vous avez dit que nous pourrions être les adversaires du gouvernement, parce que nous ne voulions pas que, dans l'affaire du Sud de la France, on aille jusqu'au bout.

Nous n'acceptons pas cette injure.

Le gouvernement a ouvert une enquête sur tous les agissements de cette Compagnie.

M. Millerand a dit à la tribune que nous redoutions le débat sur le projet de loi concernant les incompatibilités. Non, nous ne le redoutons pas, et quand cette discussion viendra, nous ferons notre devoir comme vous ferez le vôtre.

Nous sommes donc d'accord avec le gouvernement; loin de faire acte d'hostilité, nous l'approuvons d'avoir arrêté Arton, et nous lui demandons d'aller jusqu'au bout et d'établir toutes les responsabilités.

On me reproche de sortir du débat; je crois que je suis au cœur de la question.

Tout à l'heure, on a demandé à M. le président du conseil s'il avait été plus heureux ou plus habile que ses prédécesseurs: il a répondu qu'il avait été plus heureux que ceux-ci, et il aurait pu ajouter plus heureux qu'il ne l'avait été lui-même à d'autres moments.

Cette allusion à la présence de M. Bourgeois dans un ministère lors du Panama, a soulevé de nouveaux applaudissements.

«Je réclame aussi la lumière, a continué M. Barthou; ni moi ni mes amis ne la redoutons. Il y aura peut-être sur d'autres bancs que ceux que l'on a visés des hommes qui seront atteints.

On essaye de jeter la suspicion sur le Parlement tout entier, sur le régime parlementaire lui-même. Tous ceux qui ont toujours, hautement et loyalement, rempli leur devoir sont écœurés de ces imputations calomnieuses.

Il y a, de l'autre côté de la Manche, un autre homme qui prétend posséder des secrets compromettants pour le Parlement français. Le Parlement français tout entier doit s'insurger contre une telle prétention.

Que le gouvernement obtienne l'extradition de Cornélius Herz, tous les républicains de la Chambre y applaudiront.

Quoi qu'on en ait dit, le ministère précédent, dont j'ai fait partie, a tout fait pour obtenir cette extradition.

Que M. Bourgeois continue les efforts de ses prédécesseurs. Ni moi ni mes amis n'avons rien à redouter de semblables mesures.

Trois salves d'applaudissements ont accueilli M. Barthou, lorsqu'il a regagné son banc; puis M. Millerand s'est emparé de la tribune pour répondre au nom des socialistes mais il a été aussitôt rappelé aux convenances par M. Brissot. Il a déclaré que lui et ses amis étaient tout dévoués au gouvernement parce qu'il avait tenu compte des revendications de l'opinion.

«Sans rien abdiquer de notre idéal politique, a-t-il dit, nous nous associons au cabinet pour réaliser de modestes progrès.

M. Deschamps, que l'orateur socialiste avait visé dans son discours, est ensuite monté à la tribune pour rappeler qu'il avait été du nombre des républicains qui, on le rappelle, lors des affaires du Panama l'arrestation d'Arton et l'extradition de Cornélius Herz.

«Je constate, a-t-il ajouté, que le ministère est déjà prisonnier des révolutions étrangères. Que le ministre des affaires étrangères radical essaye de venir défendre le maintien de l'ambassade au Vatican, que le ministre de l'intérieur radical essaye de défendre les fonds secrets, on verra à quel prix le radicalisme se maintiendra sur les bancs du ministère.

«Où verra si le président du conseil, qui a déjà été le fossoyeur de la poli-

lique de concentration républicaine, ne sera pas le fossoyeur de la République radicale; le pays comprendra que les radicaux, au banc des ministres, ont la même attitude que nous sur les principales questions, sauf à émettre le lendemain des votes contraires à ceux qu'ils émettaient lorsqu'ils étaient ministres.

Mais nous ne voulons, à aucun prix, tomber dans le piège qui nous est tendu. Renvoyer le ministère au lendemain de sa déclaration, c'était fournir à nos adversaires une admirable plateforme électorale.

De chaleureux applaudissements ont salué cette grêle de pierres lancées dans le parc ministériel; puis, M. Bourgeois est venu se plaindre de l'élargissement donné au débat.

Dans notre déclaration, a-t-il ajouté, nous avons donné les principaux points de notre programme; nous n'abandonnerons aucun de ces points. Puis, jetant par-dessus bord les socialistes, M. Bourgeois a déclaré qu'il ne leur ferait pas une seule concession pour obtenir leur concours, ce qui a provoqué de vifs applaudissements sur les bancs de ceux qui étaient traités avec une pareille désinvolture.

«Ils ne sont pas difficiles! ont crié plusieurs députés du centre.

M. Bourgeois s'octroyant le bénéfice d'avoir mis dans son programme le projet de réforme des successions, M. Dupuy a fait remarquer que l'honneur du projet revenait à son ministère.

Le président du conseil a terminé par une charge à fond de train contre les ralliés et en déclarant qu'il était prêt à sauver la République et la société!!!

Le prince d'Arenberg et M. de Grand-maison (le même que M. Dupuy appela M. de Bonnemaison) sont ensuite venus faire leur profession de foi et déclarer qu'ils n'étaient pas venus à la République pour lui tordre le cou, mais pour grossir les rangs de ceux qui combattent les révolutionnaires.

Après quoi, M. Brissot a donné lecture des ordres du jour qui, tous, ont été fondus en un seul: «La Chambre approuvant les actes et les déclarations du gouvernement, passe à l'ordre du jour.»

Au nom des modérés, M. Deschamps a déclaré qu'on ne pouvait qu'approuver la conduite du gouvernement. «Approuver nos actes ne suffit pas, a répliqué M. Bourgeois; nous voulons qu'on nous donne un vote de confiance sur nos déclarations.

En conscience, personne ne pouvait faire autrement, le président du conseil le savait bien: le pays n'aurait jamais compris un vote de blâme infligé en pareille circonstance. C'est ce que nous appelons la confiance forcée. M. Bourgeois fera bien de ne pas en abuser.

Bref, après avoir été voté par division, l'ordre du jour ci-dessus a été adopté dans son ensemble, par 421 voix contre 32.

Avant de donner à M. Bourgeois cette facile victoire, la Chambre avait discuté l'article 8 du projet de loi sur le régime fiscal des successions. Cet article contenant le principe essentiel de la loi, c'est-à-dire la progressivité, le débat a été des plus intéressants. Les partisans et les adversaires de la loi comptaient, en effet, livrer bataille sur ce point.

M. Gamard est venu défendre un amendement substituant à l'impôt progressif une sorte de taxe d'abonnement. M. Trouillot a combattu l'amendement avec une précision et une clarté dignes de tous les éloges.

«La proposition, a-t-il dit, tend en somme à remplacer l'impôt sur les

res effacés, mangés aux mites, ces mots vagues, difficiles à débrouiller: «Fragment d'un orfèvre de saint Cu-pertin».

Au fait, on lisait couramment sur d'autres languettes enroulées, recroisées, qu'on avait poussées par la difficulté qu'elles offraient au plus délicat nettoyeur:

«Fragment d'un ongle de saint Basile».

«Fragment du voile que portait sainte Monique, mère de saint Augustin, en s'embarquant pour l'Afrique, à Ostie».

«Fragment de la capuce de saint Bruno».

«Fragment d'une dent de sainte Scolastique, sœur de saint Benoît».

«Fragment d'une cigale qui parla à saint François d'Assise, au mont Alverne».

II

LE RELIQUAIRE DU RÉVÉRENDISSIME DOM BÉRENGER

Ce reliquaire radieux était en grande vénération non seulement dans la famille, qui ne manquait jamais d'attribuer sa présence, rue de la Digue, les chances heureuses des moindres travaux de mon père; construction de maisons, d'usines, réfection ou redressement de chemins, etc., mais aussi parmi le clergé, les dévots et les dévotes de la ville, fort assidus à venir, le samedi plus particulièrement, quand

### Lycée Franco-Uruguayo

Grand Collège de demoiselles dirigé par la Directrice Madame Marie Irigaray d'Aréosa. Dayman 127.

### Instituto Universal

Pour garçons, Uruguay 283 à 291. Ces deux collèges proportionnent à leurs élèves une instruction brillante et solide.

On reçoit des pensionnaires, demi-pensionnaires et externes.—Agustín M. Vasquez, Directeur.

### successions par l'impôt sur le capital;

la Chambre se déjugerait en l'adoptant, car elle a déjà repoussé une proposition presque identique déposée par M. Rey.

Après une intervention de MM. Méline, Doumer et Lhopiteau, l'amendement Gamard a été repoussé par 352 voix contre 152.

«A bas les voleurs! a crié le citoyen Avez (P)!

Plusieurs autres amendements ont été repoussés; puis, la Chambre a adopté, par 350 voix contre 191, toute la première partie de l'article 8 contenant le tableau des droits progressifs.

### La race chevaline au Canada

Les divers tentatives faites pour exporter en France des chevaux et du bétail canadien donnent une étude des races chevaline et bovine élevées en ce pays un intérêt particulier.

L'exposition agricole qui vient d'avoir lieu à Montréal le mois dernier a été une favorable occasion de pouvoir de visu apprécier le mérite respectif de chacune de ces deux races et il nous a semblé que un résumé de cet examen serait lu avec plaisir par nos correspondants.

### La race chevaline au Canada

Une importation française. Il est certain que le cheval n'était pas connu dans l'Amérique du nord avant l'introduction faite par le chevalier de Montmagny en 1667 — et l'on sait quel rôle inspirèrent aux indiens de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale les dextères des compagnons de Pizarro.

Pour le Canada particulièrement, les premiers étalons envoyés par Louis XIV en 1683 étaient originaires de la Normandie. Il y avait en cet envoi douze juments et deux étalons qui furent confiés à M. de Chamblay et constituèrent le premier haras du continent américain.

Des croisements successifs — surtout avec le sang anglais — ont modifié sensiblement les caractères du cheval canadien que quelques sportsmen se refusent à admettre comme race nettement définie.

La question peut avoir sa gravité, mais ce n'est pas à nous à la résoudre. Car il ne s'agit ici que de présenter les diverses races telles qu'elles sont désignées et par les éleveurs et par le programme de concours. Or ce programme porte: cheval canadien, — aussi ne ferons-nous aucune difficulté pour l'admettre.

La première classe est naturellement celle des chevaux anglais pur sang. Les relations du Canada avec l'Angleterre sont trop suivies pour qu'il n'y ait pas au Canada des écuries où ce sang soit maintenu en grand honneur. Montréal possède des chevaux de pur sang ayant le meilleur

mon père, occupé, dans son bureau à «la payer des ouvriers, ne pouvait songer à repousser l'invasion, — fort assidus à venir reciter le rosario chez nous.

Il arrivait parfois que M. l'abbé Rudet de Portiragnes, succursaliste de Saint-Louis, de l'autre côté de l'Orb, l'ecclésiastique le plus respecté du Bédarieux, montait, ce jour-là, notre escalier...

Ma tante Angèle exultait; et il n'était pas rare que, les chapeliers rentrés dans les puches des assistants, étourdie, grisée par le ronron des «Ave Maria» par l'antienne chantée en sourdine du «Sub tuum praesidium»... malgré la présence de M. l'abbé de Portiragnes, à qui naturellement se serait revenue la parole, elle ouvrait la bouche pour adresser aux habitués de sa chambre, transformée en oratoire, deux mots d'édification.

«Recourrez au ciel avec confiance conclut-elle volontiers. Les Bienheureux et les Bienheureuses, dont les reliques sacrées sont exposées ici, n'attendent qu'une occasion favorable de vous assister auprès de Dieu...

Ma mère, Gaffarot, Pascalette de Pascal, les demoiselles Giscardot, deux vieilles amies de ma tante, moi, nous comptons parmi les fidèles réguliers de l'étroit sanctuaire de la rue de la Digue.

(A suivre)

### FERDINAND FABRE

### Mon ami Gaffarot

PASCALETTE DE PASCAL

A Bédarieux, vers 1872, le jeudi était chez nous, rue de la Digue, un jour de fête. Pensez donc! ni moi ni mon ami Gaffarot ni moi nous n'allions au collège; puis, c'était le jeudi que Pascalette de Pascal venait travailler, pour ma tante Angèle, à la maison.

Ah! cette Pascalette de Pascal, avec sa longue taitille souple de roseau, avec sa figure pâle, allongée, très régulière, non sans malice; avec ses bandes d'épaves de cheveux noirs, comme deux épis de fine raie blanche qui éclaircissaient la fine raie blonde; les parageait gentiment! Je l'aimais, cette petite, un peu espiègle; mais c'était Gaffarot, plus âgé que moi, — il avait seize ans quand j'en avais treize, — qui l'entourait, l'enveloppait, la serrait de près, la dorlotait, la regardait jusqu'à la fin de ses yeux! De quelle douceur, du resto, cette rusée inclinait vers lui son cou très flexible, éblouissant à travers mille frisons légers, — semblables, ces frisons, à des plumules de merlette dans les bois du Cros, un peu au-delà du vaste jardin potager de Tourlet.

Pascalette avait dix-huit ans; elle était la fille, peu docile, assurait-on,

mais très pieuse, de Mathis Pascal, sœur de la paroisse Saint-Alexandre et geôlier de la prison de la ville, située dans le clocher. Ma tante Angèle, frappée des longtemps de son excellence tenue à l'église, de sa fréquentation habituelle de la Sainte Table, de son assiduité à tous les offices, même aux neuvaines de sainte Philomène et de saint François-Xavier, qui n'étaient pas d'obligation, se l'était attachée en qualité d'ouvrière de semaine.

C'est qu'elle avait de la couture, plus que ses doigts raidis par la soixante-dixième année n'en pouvaient déchirer, ma pauvre tante Angèle! Sa réputation de sainteté l'avait mise en relations quotidiennes avec la plupart des desservants du canton; et ceux-ci, en des épanchements à mi-voix, très assourdis, sanctifiés par-ci par-là d'oraisons jaculatoires, s'étaient lamentés sur la misère des leurs sacrés, ou la mouselline des surplis offrait des émaux nombrilux où la soie des chapeliers et des chasubles riait, ou les coraux s'étaient par terre maints fragments de «saintes espèces», — ma tante, émue jusqu'aux larmes, avait promis de raccommoier tout, de mettre tout en état.

On devine si, des vingt paroisses des environs, il nous pleuvait des paquets mal ficelés, rue de la Digue!

«Dépêchez-vous, Pascalette, dépêchez-vous! répétait Angèle à son ouvrière, trop disposée à se distraire de la couture

avec Gaffarot, toujours prêt à la taquiner. Songez-y, mignonne, nous travaillons pour le ciel, ou nous verrons Dieu face à face.

Ma mère, qui adorait sa sœur, en-tore qu'ennuyée, ne se récriait pas aux ravages de toute espèce de nippes, de chiffons rébarbatifs, s'en allant en charpie. Les envois étaient plus abondants le lundi, car, ce jour-là, jour du marché à Bédarieux, les desservants trouvaient des occasions pour nous expédier leur sacristie. Il arrivait que mon père, irrité, lâchait un grognement de temps à autre; mais il finissait par disparaître, redoutant de ne pas se contenir jusqu'au bout et d'éclater.

Le cher brave homme! sa situation était si délicate!

Angèle avait placé son avoir, — une cinquantaine de mille francs, — dans les entreprises de mon père; l'ardente la plus considérable de la vil-chitecture le plus élevé pas été en le et mon père, qui n'eut pas été en mesure de rendre au pial levé cinquante mille francs, si l'on s'était fléchissait de tous les ménages de tous les habitants, pour éviter des réclamations. Servitudes de l'argent qui pliez tant de caractères, accablait tant de vies, de bonna heure je vous ai connus!

Ces regards minutieux, ces prévenances de chaque minute, sans augmenter l'exaltation de la dévotion, l'avaient à la longue rendue plus exigeante, parfois un peu agressive. A la maison, Angèle gouvernait gens et choses, et cela si plement, naïvement, pour notre bon-

heur en ce monde et dans l'autre, comme elle ne cessait de nous le redire avec suavité.

Par exemple, après chaque repas, notre dernière bouchée prise et mon père parti vers ses chantiers aux quatre coins de la ville, ma tante nous poussait, ma mère et moi, vers sa chambre à coucher, où nous récitons les grâces à genoux, à très haute et très intelligible voix, solennellement.

Q. surpris! à consolation! à cieux ouverts!...

Là, sur une table décorée d'un napperon de toile batiste, — éblouissant de blancheur et bordé, ce napperon, d'une dentelle de prix, d'une valenciennes s'il vous plaît, comme en montraient à leurs bonnets Mmes Talobre, Bonnard, Cazalas, toutes les dames cosues de la ville, les élégantes de Bédarieux, et nuit, un antique et splendide reliquaire à rayons très développés, en bois sculpté et doré, avec une vitre convexe un peu trouble, pareille à un grand œil clignotant; des copeaux de papier, minces, jaunés, figurant, à s'y méprendre, autour de cet œil rond de cyclopo, de gros cils blancs ébouriffés.

C'était sur ces manières de papillotes fuyant du verre fendillé, cassé aux bords, qu'étaient écrits les noms des saints et des saintes dont quel-que miette d'ossement se trouvait encastrée dans cette «montrance» merveilleuse. Dès ma plus tendre enfance, on m'avait appris à épeler, sur une de ces frisettes, tracés en caractères

heurs en ce monde et dans l'autre, comme elle ne cessait de nous le redire avec suavité.

Par exemple, après chaque repas, notre dernière bouchée prise et mon père parti vers ses chantiers aux quatre coins de la ville, ma tante nous poussait, ma mère et moi, vers sa chambre à coucher, où nous récitons les







## LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

DE TABACOS, CIGARROS Y CIGARRILLOS

— DE —

JULIO MAILMOS

Avenida General Rondeau Núms. 354 & 358  
Depósito General y Oficina: Calle 18 de Julio Núm. 47  
MONTEVIDEO

## ARMER A DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platinas  
VENTAS POR MAYOR MENOR

## JUAN M. MAILHOS

Calle 18 DE JULIO esquina Andes. — MONTEVIDEO

## ZAPATERIA CIOCCA

CASA PREMIADA CON

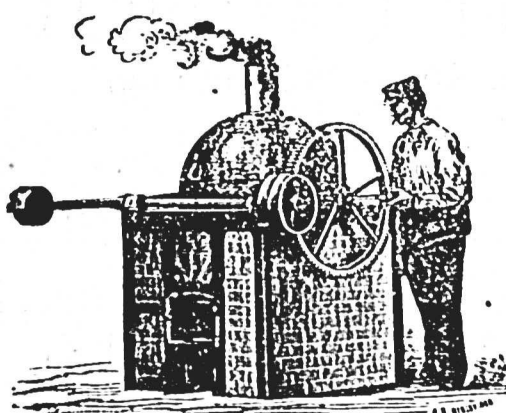
Gran Diploma de Honor DOS GRANDES PREMIOS  
Expos. Italo-Americana, Génova 1892 Exposición de Chicago 1893

Variado surtido de calzado de todas clases

Ventas por mayor y menor. — Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo. — Precios sumamente baratos y sin competencia.  
Calle Sarandí Núm. 345 — Teléfono "Uruguaya" 881  
Sucursal: «La Comercial», 25 de Agosto 209, entre Treinta y Tres y Misiones.

## DOS AMERICANOS

196 — ARAPEY — 194



## ELABORACION

De Café a vapor

TORREFACCION DE CAFÉ

Por el aire concentrado

VENTAS

POR MAYOR Y MENOR

ESPECIALIDAD

En cafes finos

Para familias

ECONOMIA DE UN 25 %

196 — CALLE ARAPEY — 196

MONTEVIDEO

Teléfono «Montevideo» número 10.

## MUEBRERIA Y TAPICERIA

— DE —

## B. CAVIGLIA Y HERMANO

Calle 25 de Mayo 328

Esta casa introducción, la más importante y más surtida en muebles finos y ordinarios.  
avisa al público que tiene todavía para LIQUIDARMuebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos do-  
nados, sillas de Viena Fischel, etc.Especialidad en muebles macizos para campaña. — Venta al por mayor y al por menor  
en depósito y despachados.

## CARNE LIQUIDA

Medallas oro

BARCELONA

1888

PARIS

1889



Chicago

1893

MONTEVIDEO

1895

Extracto líquido de peptón y peptonizado del doctor Valdez García y fabricado por Vi-  
lenty y Valdez García.

175 -- URUGUAY -- 175

## Agencia d'Assurances Maritimes

ET CONTRE L'INCENDIE

## LA FONCIERE

Compagnie Française d'Assurances  
Maritimes et Fluviales

## LONDON &amp; LANCASHIRE

Compagnie Anglaise d'Assurances  
Contre l'Incendie

H. AUBERT, AGENT

CALLE ZABALA, 61. MONTEVIDEO

## Destileria de Saint Marcellin

DE

## ROMAIN DUTRUC

ISÈRE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado té «Los  
Mandarinas». Unicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de  
todas clases.  
Unicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. Bédouchaud é Hijos,  
Calle Ciudadela esquina Paraná. — Montevideo.  
Los siguientes productos de la acreditada destileria Dutruc, se hallan en todos los prin-  
cipales cafés y coniferes de la capital.  
Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc, Licor de té a los  
mandarinas, de venta en el ALMACEN MARSELLÉS de Martini Catalogne  
CALLE 25 DE MAYO NÚM. 284

## IMPRENTA

DE LA

## GUÍA GENERAL DEL PLATA

EN ESTE ESTABLECIMIENTO SE HACE TODA CLASE DE TRABAJOS  
SE RECIBEN ÓRDENES

## CAMPANA

ELEGANCIA, PRONTITUD Y ESMERO

210 — CALLE ANDES — 210

MONTEVIDEO

## AUX ARMES DE PARIS

Sombrereria por Mayor y Menor

## DE R. RÁMÁ

Fábrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros  
de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cue-  
llos, paños, corbatas, bastones, paraguas, etc. Unico agente de los acredita-  
dos sombreros Lincoln y Ca. y guantes Dents Allcroft y Ca.

25 de Mayo 246, esquina Misiones - Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

## DEPÓSITO DE MÁQUINAS

y útiles agrícolas é industriales

Fábrica de bolsas

Cordeleria Nacional

DE

## H. GROSCURTH

39 — CALLE RIO NEGRO — 41

Informes y presupuestos de instalaciones. — Representación de fábricas europeas y nor-  
teamericanas.  
La colección de muestras de ferreteria, papeleria, etc., se llevará brevemente a la calle  
Rio Negro 159 y 161.

## THE STANDARD LIFE

## GRANDE COMPAGNIE BRITANIQUE D'ASSURANCES

SUR LA VIE

Une des plus anciennes, libérale et importante du monde

UNIQUE DANS LA REPUBLIQUE ORIENTALE

Avec un Directoire local qui délivre des polices sans retard et aux taux d'Europe.  
Avant de s'assurer, demander des informations à

B. LORENZO HILL-Gérente

161—Calle Ituzaingo—161

(PLAZA MATRIZ)

## P. S. N. C.

## Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la  
Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

## IBERIA

Capitan H. W. HAYES

Saldrá el 4 de Enero de 1896

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lisboa, La Pallice, (La Rochelle)  
y Liverpool.

## Gran rebaja en la tarifa de pasajes

PASAJES A VIGO EN 3.ª CLASE \$ 30 con LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.

La Compañía expide pasajes para

Vigo, | Carril, | Coruña, | Ferrol,  
Rivadeo, | Gijón, | Santander, | Bilbao.Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos  
de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

## WILSON, SONS C. Limited

AGENTES

MONTEVIDEO  
Calle 25 de Mayo 214BUENOS AIRES  
Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

## Colon -- Cru Giot -- Colon

## VENTE DE VINS

La parfaite fabrication et la pureté des vins sont garanties, ils sont limpides et ont une grande  
densité de goût.  
Les bordelais de type unique, fait avec les meilleures variétés de raisins Cabernet, Gamay-Liver-  
dun ou Bourgogne, Pinot, etc., etc. récoltés dans le même établissement, exempts de toute maladie.

AGENT M. SEXTO BONOMI

Rue Cerro 95 et 97—Montevideo

Téléphone de Montevideo N.º 127

Prix \$ 1.50 les 12 litres étiquetés et livrés à domicile à Montevideo

— 25.00 la bordelaise avec fût

Le vignoble Giot occupe une position exceptionnelle et est cultivé d'une manière spéciale ce qui  
assure la parfaite maturité des raisins, et la finesse de ses vins, qui sont traités avec tous les soins  
possibles, et les machines les plus perfectionnées.Une partie des piéds de vignes sont greffés sur ampelogrammes Riparias, et l'établissement  
toute en augmentant ses plantations peut vendre à la saison prochaine 1.000.000 de ces espèces con-  
nues comme les plus résistantes contre le Phylloxera.M. Vandone, oenologue, de l'établissement accompagnera les intéressés qui désireront visiter le vi-  
gnoble, et les pépinières ainsi que la cave où châtifient ses vins.

Le téléphone de la Granja Giot est N.º 253, de la Coopérative.

## BANQUE FRANÇAISE

L. B. Supervielle

232 - RUE 25 DE MAYO - 234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309 y 311

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Eu-  
rope. Sur Buenos Aires, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.Service spécial. Vente et achat de billets de Banque Argentins,  
Italiens et Espagnols. Vente et achat de billets de Banque Nationale,  
Bresiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale.LA BANQUE: Emet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres,  
cédulas, etc., et les reçoit en dépôt pour l'assimilation des coupons et dividendes fait des avan-  
ces sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE MONTEVIDEO ET BUENOS AIRES

Achat et vente d'or et de titres. . . . .  
Paiements et encaissements sur les deux places. . . . .  
Et toutes opérations de Banque. . . . .

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. à 1 du matin.

## NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

## BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y cie-  
lras. También se emplea sobre la madera, como si fuera a una pintura cualquiera; pues  
por su composición el BADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en  
polvo de cualquier color.Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a  
BEDUCHAUD É HIJOS

CALLE CIUDADELA ESQUINA PARANA

MONTEVIDEO

87

JULES MARY

## La Sœur Aînée

—Tant mieux, dit Olivier, en se le-  
vant et en venant lui-même conside-  
rer le ciel avec le plus vif intérêt...  
Cela nous permettra de tuer quelques  
sangliers... «Vous chassez?»—Beaucoup... Et, à propos de san-  
gliers, dit le juge, comme frappé d'une  
idée subite qui ne lui serait pas venue  
sans cela, on a fait une remarque cu-  
rieuse sur le couteau de chasse que  
j'ai emporté de Barmont...—Ah! quelle remarque?  
—Je vous ai fait observer, n'est-ce  
pas, que cette arme était tachée de  
sang, près de la garde?...  
—Et puis?—Nous avons résolu de savoir quel-  
le espèce de sang.  
—C'est fort sage.Le juge et Olivier échangeaient un  
dernier regard, et le premier dit au se-  
cond: vous pouvez vous retirer, Mon-  
sieur.Dans le même cabinet le lendemain  
le même juge interrogeait une jeune  
fille.—C'est une iniquité, vous dis-je...  
Ce n'est pas lui qui a assassiné Mau-  
borne... Ce n'est pas lui...—Vous voyez bien que vous avez  
vu... dit le juge triomphant...—Ce n'est pas lui, je le jure!... Mais  
c'est effrayable, le pouvoir que vous  
avez... Vous devriez réfléchir, crain-  
dre, hésiter, avant de prendre d'aussi  
graves résolutions.

—Qui avez-vous vu, si ce n'est lui?

On eût dit qu'elle allait parler. Ses  
yeux grands ouverts eurent le regard  
d'une folle, un moment. Son cœur  
bouleversé sursautait dans son cor-  
sage.Elle ne parla pas. Elle ne fit que ré-  
péter sur un ton plus bas, horrible-  
ment lasse:

—Ce n'est pas lui! Ce n'est pas lui!

Prenez garde!

Et le juge, cruel jusqu'au bout:  
—Dites ce que vous avez vu... ce  
que vous savez!Vraiment elle en eut l'intention une  
seconde. Mais le souvenir du marquis  
dans la maisonnette passa tout à coup  
entre elle et le juge.Triste à mourir, humilié et suppliant  
il lui avait dit: «Ayez pitié! Souvenez-  
vous des heureuses années de votre  
enfance... Ne livrez point au déshon-  
neur le nom de Barmont... Par pié-  
té pour celle que vous appelez votre  
mère, ne dites pas ce que vous avez  
vu, en cette terrible soirée!...»Et elle l'apercevait en imagination,  
disparaissant au bout du sentier et joig-  
nant les mains vers elle, cet homme  
qui s'était montré si dur et qui les avait  
chassées par caprice.Et il faut croire que la douleur qui  
l'étreignait fut bien horrible, car elle  
appuya de toutes ses forces les mains  
du côté du sein gauche.Et elle s'écria, toute faible et chan-  
celante.

—J'ai mal! J'ai bien mal!

—Pourquoi, répétait le juge, pour-  
quoi dites-vous que l'arrestation du  
marquis est une iniquité?...  
—Parce que le marquis est inno-  
cent!...—Le nom du coupable?...  
Elle se taisait. Non, elle ne pouvait  
Barmont lui-même le lui avait dé-  
fendu.Elle se redressa:  
—Vous devez être certain que M.  
de Barmont est le meurtrier puis-  
que vous le faites arrêter... autre-  
ment ce serait une grave, bien grave  
détermination que vous prendriez là!...Dès lors, votre certitude étant com-  
plète, pourquoi m'interrogez-vous  
encore?—Je ne vous interroge plus, Made-  
moiselle, et je vous rends votre li-  
berté...Elle se dirigea p'niblement vers la  
porte.

DEUXIÈME PARTIE.—LE GÉANT DE PIERRE

Il se dressa gris et morne, silencieux  
et redoutable, au-dessus de la neige  
épaisse qui l'environne et dont les floes  
semblent le caresser amoureusement;  
au-dessus des crêtes rugueuses des  
roches stériles, d'où le vent des rafa-  
les a chassé la neige, et où se posent  
les oiseaux de proie à l'affût, les oi-  
seaux de nuit à l'œil rond et aux ai-  
grettes de plumes; au-dessus des sapins  
noirs qui gardent précieusement le se-  
cret des mystères qui se déroulent dans  
leurs allées sombres; au-dessus des  
grands bois dépouillés qui courent le  
long des montagnes jusque de l'autre  
côté de la frontière; au-dessus de la  
vallée morte de la Moselle qui roule  
ses glaçons se bousculant dans ses eaux  
bourbeuses; au-dessus du Thillot que  
couronnent des panaches de fumée,  
se mêlant, presque au ras des chemi-  
nées, aux nuages de plomb qui déver-  
sent la neige.

A suivre.